

Horák, Petr

**Le "sens" de l'histoire Tchèque : de Ernst Denis au delà la Charte 77  
jusqu' aux débats actuels**

*Sborník prací Filozofické fakulty brněnské univerzity. B, Řada filozofická.*  
1996, vol. 45, iss. B43, pp. [55]-75

ISBN 80-210-1442-3

ISSN 0231-7664

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/107266>

Access Date: 01. 12. 2024

Version: 20220831

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University  
provides access to digitized documents strictly for personal use, unless  
otherwise specified.

PETR HORÁK

## LE «SENS» DE L'HISTOIRE TCHÈQUE: DE ERNST DENIS AU DÉLÀ LA CHARTE 77 JUSQU'AUX DÉBATS ACTUELS.\*

En vous remerciant de m'avoir invité ce soir, je veux préciser tout d'abord deux choses: de quoi je veux parler et pourquoi je fais appel au nom d'Ernest Denis dans le titre de mon exposé:

1<sup>o</sup>. Il faut clarifier tout d'abord que ce qu'on entend sous la notion de «sens» de l'histoire: ce n'est tout d'abord rien d'autre que la bonne vieille philosophie de l'histoire, si peu appréciée aujourd'hui de philosophes et d'historiens qu'ils n'en parlent qu'avec la dérision qu'elle d'ailleurs mérite parfois. Mais attention: entendu de cette façon, on peut ranger sous le «sens de l'histoire» aussi bien une loi inhérente à l'histoire universelle dans le sentiment d'un Vico, d'un Herder, d'un Hegel, d'un Comte et d'un Marx comme dans celui des penseurs qui sont plus prochain de nous: d'un Toynbee, d'un Kojève ou d'un Foukuyama éventuellement. Dans ce cas-là on a à faire à une philosophie de l'histoire qui prétend à la compréhension totale de l'histoire de l'humanité et tout en en offrant une, elle fournit dans le même emballage une méthodologie de la connaissance historique, jugée comme appropriée ou même indispensable. Toutefois la notion du sens de l'histoire peut avoir une autre signification, et tout en restant au fond une philosophie de l'histoire, elle peut avoir un autre sens pour ainsi dire: on peut y entendre rien de plus et rien de moins qu'une vision particulière qu'on se fait de l'histoire spécifique d'une seule nation. Sans vouloir nier l'importance et l'intérêt des philosophies universalistes et universelles de l'histoire, puisque c'est toujours une ou une autre philosophie de l'histoire universelle et universaliste qui se cache derrière la vision du sens de l'histoire particulière d'une nation, tout en déterminant notre compréhension de la marche de l'histoire — que l'on s'avoue ou non — il est évident que c'est cette seconde signification qui va nous intéresser. Dans ce cas-là, il faut comprendre sous la notion du «sens» de l'histoire tchèque aussi bien l'idée que l'on se faite de l'esprit de cette histoire

---

\* (Conférence publique prononcée au Lycée Alphonse Daudet, Nîmes le 15 Février 1996)

que la conscience ou l'entendement que l'on arrive à s'en faire dans les différentes situations historiques: l'idée, l'esprit, la conscience, finalement la vision de l'histoire. Toutes ces spécifications ou précisions délimitent assez bien me semble-t-il, les différentes significations que pourrait assumer la notion du «sens» de l'histoire tchèque. La recherche d'un «sens» ou/et d'une «vision» implique finalement la question d'une actualité permanente et brûlante parfois, à savoir celle de l'identité. Ce dernier point est important, puisqu'on discute beaucoup aujourd'hui la question de l'«identité» soit celle nationale, soit celle individuelle; je ne prétends pourtant pas à développer suffisamment cette question, bien au contraire: dans ce que va suivre, je ne veux que l'effleurer en n'essayant que de montrer comment, dans le cas tchèque, le fameux problème de l'identité nationale, s'efface progressivement pour être remplacé par d'autres préoccupations, par d'autres questions. Toutefois il ne faut pas oublier non plus que la notion du sens de l'histoire contient ou cache à part de deux ou trois aspects que je viens d'évoquer, à part de l'esprit et de la conscience et finalement de la vision que l'on s'en fait, un autre aspect encore, très important pour plusieurs nations européennes au cours de l'histoire moderne et contemporaine — nous allons nous limiter consciemment à cette période et à l'Europe avec son extension nordaméricaine — à savoir l'aspect d'une vision ou d'une mission à accomplir, soit au profit de sa propre nation, soit au profit de l'humanité toute entière. C'est ici où la philosophie de l'histoire à vocation universelle fait de nouveau son apparition, au moins timidement, mais parfois à grand retentissement au contraire. J'espère de pouvoir revenir vers ce dernier aspect, c'est-à-dire vers l'aspect d'une «vision» ou d'une «mission» nationale à la fin de mon exposé.

I° 2: Le nom de l'illustre historien français de l'histoire tchèque, dont la statue honore votre ville, je ne l'ai pas choisi uniquement pour sa haute valeur symbolique quoique je n'en nie pas l'importance; je l'ai choisi parce qu'Ernest Denis a parfaitement épousé, assimilé et exprimé dans son oeuvre ce sens de l'histoire tchèque dont je me prépare de vous entretenir ce soir, tout en n'hésitant pas de souligner quelques réserves critiques. Il a été en plus le contemporain directe et critique de la première phase du débat animé par le problème du sens de l'histoire tchèque, tout en étant en premier lieu le témoin passionné de luttes nationales en Bohême de son temps; son ouvrage *La Bohême depuis la Montagne blanche. II La renaissance tchèque, vers le fédéralisme* (Paris, 1903), en reste jusqu'à aujourd'hui une expression riche et saisissant à beaucoup d'égards. Il est sans doute très dommage que ce document magnifique n'a pas trouvé de rééditions nouvelles, le rendant plus accessible.

I° 3: Il faut maintenant rectifier ou préciser encore un peu plus l'enjeu de ma conférence que son titre exprime mal: il ne s'agit en effet, nullement d'une étude savante, approfondie; l'enjeu c'est tout simplement de vous entretenir ce soir d'un problème de l'histoire intellectuelle tchèque que je trouve intéressant pour beaucoup de raisons tout en me limitant à évoquer d'une façon rapide et

sélective ce que me paraît comme le plus important de l'historique d'une longue discussion passionnée. Une évocation simple donc, accompagnée de quelques réflexions tout-à-fait personnelles et très subjectives. Je précise encore que cette discussion fut lancée il y a cent ans par celui, qui étant connu plus tard comme premier président de la République tchécoslovaque, ne fut alors que M. Thomas Garrigue Masaryk, professeur de philosophie à l'Université Charles de Prague, assumant tout de même déjà une place importante dans la vie politique tchèque de l'époque. C'est au fond son nom qui devrait figurer à juste titre en tête à côté de celui d'Ernest Denis.

Il° 1: Ce fut Masaryk, en effet, qui en 1895 entreprit la tâche de trouver les réponses aux problèmes posés par la question du «sens» de l'histoire tchèque. En rédigeant son texte, intitulé la «Question tchèque» suivi par un autre texte, intitulé «Notre crise actuelle», en publiant ces deux textes tout d'abord dans la revue *Čas (Le Temps)* qu'il avait aidée à diriger avant de les publier en forme de livre, il a réagi en tant que philosophe et homme politique à l'actualité politique tchèque de l'époque. Mais indéniablement, ses réponses à la question du «sens» de l'histoire tchèque ont repris très consciemment le défi jugé par lui comme trop provocateur. Ce défi fut l'oeuvre d'un jeune publiciste tchèque, au nom de Hubert Gordon Schauer (1862–1892). Le défi de Schauer faisant partie d'une réflexion de situation tchèque contemporaine de lui, fut publiée dix ans auparavant (1886) par la même revue *Čas (Le Temps)*. Ce défi d'un «jeune homme fâché», jeté en pleine figure de la nation tchèque, apparemment satisfaite et autosatisfaite de tous les aspects du progrès accompli au cours de XIXe s., souleva la question de l'aspect moral de ce progrès national. Ce progrès était pourtant difficilement à contester si on l'envisageait sous ses aspects les plus en vue; c'était un progrès aussi bien politique qu'économique: les pays de la couronne de Bohême sont incontestablement devenues dans le dernier tiers du XIXe s. la partie la plus développée économiquement de toute la monarchie habsbourgeoise. Et si ce résultat, porté par une prodigieuse industrialisation des pays tchèques n'a pas été entièrement dû aux Tchèques seuls, loin de là, s'il était dû aussi à une forte participation des populations allemandes de ces pays, les Tchèques ont pu être satisfaits à juste titre de leur ascendance économique pour elle-même, bien sûr, mais surtout parce qu'ils l'avaient acquise en face de la concurrence allemande qui avait été d'autant plus formidable que les Tchèques s'étaient trouvés initialement dans une position très défavorable, inférieure et inégale, tout au moins au début de XIXe s. De même fut prodigieuse leur ascendance politique acquise de nouveau contre une opposition farouche et très souvent déloyale de la part de leurs compatriotes allemands; de cette ascendance politique tchèque, accompagnée indéniablement par l'acroissement de sentiment identitaire tchèque, je ne veux rappeler que les faits historiques suivants: la communauté tchèque et sa représentation politique savaient formuler déjà en 1848, au cours de l'an révolutionnaire, connu comme le «printemps de peuples», une position politique propre, indépendante de celle des Allemands de Bohême.

Sans avoir réussi à obtenir un effet durable de cette prise de position en 1848, elles ont pu continuer tout de même à la développer dans les années à venir, en la modifiant selon les circonstances de l'heure mais indéniablement arrivant à faire comprendre que cette communauté des tchèques possédait de plein droit sa propre identité nationale, voire politique. C'est ainsi qu'elle a obtenu en 1882 la division de l'Université Charles en deux universités distinctes, l'une de langue tchèque, au nom ancien de l'Université Charles, l'autre de langue allemande, c'est ainsi qu'elle a été devenue majoritaire dans la diète de Bohême, c'est ainsi qu'elle a pu obtenir déjà en 1880 la reconnaissance officielle de l'égalité de deux langues, du tchèque et de l'allemande dans les affaires administratives et devant les tribunaux au moins dans les districts tchèques. La communauté tchèque a été témoin en même temps de nombre croissant d'écoles tchèques dans le royaume; elle a vu s'ouvrir, après beaucoup de vaines tentatives les portes du Théâtre nationale tchèque à Prague en 1883, elle a pu s'offrir la grande exposition nationale de 1891 qui avait connu un grand succès en prouvant aux yeux de tous l'essor de l'industrie et de l'économie tchèques, elle s'habitua à l'essor de la littérature en langue tchèque, n'en parlant pas de l'essor bien connue de la musique tchèque. La société tchèque aura vu en cette fin de XIXe s. que les rêves les plus hardies de quelques éveilleurs tchèques du début de même siècle ont été plus que réalisés. Elle s'est pu donc sentir à juste titre bien loin de débuts incroyablement modestes de la renaissance nationale tchèque, bien loin de la situation de l'infériorité intellectuelle et sociale de la langue tchèque par rapport à la langue allemande, bien loin de l'état de choses si bien décrit par Henri Granjard au début de son ouvrage *Mácha* (1810–1836) et *la renaissance nationale en Bohême* (Paris, Institut d'Etudes Slaves 1957). Je cite: «Entre 1770 et 1790 les voyageurs et statisticiens allemands qui parcourraient le royaume de Bohême constataient, non sans plaisir, que rien ne permettait de distinguer dans la population citadine les Tchèques autochtones (Stockböhmén) des descendants d'Allemands immigrés (les Deutschböhmén). Les uns et les autres faisaient parti du même milieu culturel. L'allemand est leur langue, l'Allemagne leur patrie spirituelle(...) Les uns et les autres s'opposent par contre nettement au bas peuple qui a gardé sa langue, ses coutumes anciennes et parfois ses modes de vie primitifs...» (ibid., p. 7). Ernest Denis cite à son tour dans l'ouvrage que j'ai indiqué plus haut plusieurs témoignages dignes de foi, illustrant parfaitement bien que cet état de choses ne fut pas beaucoup meilleur dans les grandes villes de Bohême encore dans les années quarante de XIXe siècle (Ernest Denis, o. c., II; *La renaissance tchèque*, pp. 176–177).

L'état de choses en cette fin de siècle est par contre bien différent, à tel point différent qu'Ernest Denis pouvait se permettre de le résumer dans son livre en écrivant, je le cite encore une fois: «(...) qu'y avait-il de commun entre le nouveau peuple, organisé, instruit, dont les intérêts étaient défendus par une cohorte nombreuse de journeaux et de députés, appuyé sur une Université déjà glorieuse, et les paysans, ahurris et tremblants, que vers 1820 essayaient presque

sans espoir de galvaniser quelques prophètes)? (E. Denis, o.c., p. 579). Et le même jugement, nous le retrouvons à plusieurs reprises dans son ouvrage (voir p.ex. p. 623 sur les accomplissements des Tchèques en culture, en industrie, en commerce). Il est évident alors que la société tchèque commence en prendre la conscience. L'élite politique (et culturelle) qui s'était constitué en chef de file du mouvement de la renaissance nationale, fut battu aux élections de 1881, puisque ses buts politiques ont été ressenties subitement comme trop modestes, comme appartenant au passé. Ce fut sans doute un signe prémonitoire d'un changement d'atmosphère, de climat politique mais aussi et surtout de climat moral. Le premier qui a su exprimer ce changement fut alors Hubert Gordon Schauer dans le manifeste que je viens d'évoquer il y a quelques instants.

Qu'est-ce-qu'y a dit-il si surprenant? En effet, Schauer n'a soulevé en substance qu'une seule question, mais inquiétante et capitale à la fois, à savoir celle-ci: est-ce que la renaissance nationale, acquise par un effort considérable et considérée ensuite par les contemporains de Schauer avec une suffisance qui l'irritait comme allant de soi et comme un but en soi, est-ce que cette renaissance nationale qui avait assuré l'existence nationale en mettant fin à une germanisation progressive des pays tchèques valait finalement la peine? Est-ce que la valeur culturelle de cette existence nationale tchèque est aussi évidente, aussi brillante et aussi exceptionnelle afin de rassurer la société tchèque de légitimité de sa place parmi les autres sociétés nationales, parmi les autres nations culturelles d'Europe- c'est toujours Schauer qui parle — afin de rassurer ceux qui s'exprimaient en tchèque que cette langue nationale tchèque ressuscitée des cendres par les éveilleurs tchèques, nous l'avons vu, communiquait aussi une pensée tchèque digne de ce nom, une pensée indépendante et valable? Si nous sommes sûr d'une réponse positive, dit encore Schauer, alors tout va bien, et rien de vrai mauvais ne peut plus nous arriver, car l'Europe en reconnaissant de bon droit l'accomplissement culturel de la nation tchèque, sa maturité intellectuelle et civilisatrice, donc son être indépendant, ne permettra jamais plus sa destruction aux mains des pires ennemis.

Voilà en substance Hubert Gordon Schauer. Il a déclenché par l'intermédiaire de Masaryk une polémique énorme au cours de laquelle on l'a très vite éclipsé, peut-être en raison même d'avoir choqué tous les Tchèques bien pensants en osant de leur dire que tout n'était pas aussi évident dans le progrès accompli par la nation tchèque comme ils se le sont imaginés. Mais il reste que c'est bien lui qui a fourni en son temps et pour cent ans à venir le sujet d'une réflexion nationale. Je reviendrai encore aux questions de Schauer; ici il nous suffit de constater que tout est déjà contenu dans ce que je viens de résumer: la conscience de se hausser finalement au niveau culturel européen; le doute lancinant, si la voie engagée valait la peine, l'idée que l'être d'une nation ne consiste pas uniquement en sa langue mais dans sa culture qu'elle ne faut à son tour jamais considérer comme une chose déjà faite, mais comme à faire continuellement, donc comme une tâche à accomplir et non déjà accomplie une fois pour toutes et fina-

lement la conviction politique, à savoir qu'une nation culturelle, reconnue comme telle par l'Europe, ce juge suprême, n'a rien à craindre de l'adversité de ses concurrents ou de ses rivaux potentiels ou réels. Ces idées sont restées pour toujours présentes dans la conscience tchèque, elle les reprend constamment dans ses réflexions.

Il° 2: J'arrive au seconde point de la seconde partie de mon exposé: quelle fut la réaction de Masaryk? Il a compris parfaitement — lui, professeur de philosophie, ne l'oublions pas — l'enjeu philosophique de questions soulevées par Schauer en vue de l'action politique. Celle-ci se trouvait en ce moment effectivement à l'impasse: la société tchèque était arrivée à sa maturité culturelle et politique mais elle ne disposait pas de son Etat. La Bohême tout en faisant partie de la monarchie habsbourgeoise, n'arrivait pas à obtenir du pouvoir central viennois la reconnaissance politique, n'arrivait pas à obtenir le même statut que ce même pouvoir avait accordé en 1867 à l'Hongrie à la suite de la défaite de l'Autriche dans la guerre contre la Prusse en 1866, en dépit de demandes et de pressions répétées et exprimées maintes fois de manières variées. La réaction tchèque à cet état de choses restait toujours la même: on demandait au gouvernement viennois de donner satisfaction, même symboliquement à ce désir, en évoquant le «droit historique» de l'Etat tchèque sans pour autant entamer réellement une action au seul but de la dissolution de l'Autriche. Il aurait été tout de même difficile aux hommes politiques tchèques de ce dernier tiers de XIXe s. de s'imaginer une existence nationale tchèque sans la monarchie habsbourgeoise: elle continuait en dépit de toutes les déceptions de représenter quelque chose de naturel, dont on a été habitué depuis très longtemps. On était arrivé à se rendre compte en plus de plusieurs avantages non négligeables que comportait cet ensemble d'Etats que fut la monarchie habsbourgeoise, celle-ci se trouvant en plus dans sa phase constitutionnelle et libérale. On ne cessait surtout pas de la considérer comme un rempart contre l'expansionisme du mouvement germanique très fort en ce moment-là. Il n'est peut-être pas sans intérêt de rappeler la constante de la pensée politique tchèque de cette époque, à savoir la constante de la nécessité du maintien de l'empire autrichien. La nécessité du maintien de cet empire, proclamé à haute voix au bon milieu du XIXe s. par le grand historien tchèque, František Palacký, répétée par lui-même avec beaucoup d'insistance de nouveau dans son texte de 1865, *l'Idée de l'Etat autrichien*, pour être mise ensuite parfois en cause, rien que pour être reprise de nouveau à d'autres occasions, fut justifiée aussi par Ernest Denis encore en 1903 et de nouveau avec force par Edouard Beneš encore en 1908.

Je veux donc de nouveau rappeler, en le citant, Ernest Denis: «Les crises violentes de ces dernières années ont produit en Europe entière une impression pénible et il est devenu de mode de prévoir le morcellement prochain de monarchie des Habsbourgs. Je ne nie pas, dit Denis, que ce ne soit là un symptôme fâcheux et que ces discussions ne soient propres à entretenir des ambitions dangereuses. Je ne saurais cependant oublier que les personnes dont on escompte la

succession ne meurent pas toujours les premières. Les nécessités qui ont amené la formation de l'Autriche au XVe siècle n'ont pas disparu et, quelque légitimes que soient les griefs des Polonais, des Tchèques et de Slovénes, ils n'en ont pas moins un intérêt manifeste au maintien de la monarchie, sans mêmes parler des Magyars qui n'ont certes plus aucun motif de plainte contre Vienne. Le vieux loyalisme dynastique n'est pas aussi éteint que le supposent volontiers des observateurs superficiels et il opposerait (ce loyalisme) une résistance imprévue aux téméraires qui essaieraient de sacrifier à une grandiose chimère les intérêts et les souvenirs des peuples» (Ernest Denis, o. c., p. 663, repris in: P. Cabanel, *Nation, nationalités et nationalisme en Europe, 1850 — 1920*. Documents, Histoire, Paris, Eds. OPHRYS 995, p. 151)

Edouard Beneš, ce futur collaborateur de Masaryk avant et surtout pendant et après la Grande Guerre, si intimement associé à lui qu'on l'a choisi ensuite comme son successeur à la tête de la République tchécoslovaque, avait écrit à son tour à la fin de la conclusion de sa thèse doctorale en droit, soutenue avec succès à l'Université de Dijon et intitulée — c'est significatif — *Le problème autrichien et la question tchèque. Etude sur les luttes politiques des nationalités slaves en Autriche* (Paris, V. Girard & E. Brière 1908) — les lignes que je ne me prive pas de citer: «On a parlé souvent de la dislocation de l'Autriche. Je n'en crois rien. Les liens historiques et économiques qui rattachent les nations autrichiens les unes aux autres sont trop puissants pour que cette dislocation puisse se produire. Le suffrage universel et la démocratisation de l'Autriche, particulièrement de la Bohême, prépareront le terrain pour l'apaisement des luttes nationales. Et les diverses classes des nations différentes, unies par leurs intérêts économiques, seront nécessairement forcées de hâter la solution du problème autrichien, la solution de la question des nationalités. Certes les luttes nationales ne cesseront ni tout d'un coup, ni demain. Elles joueront encore longtemps un rôle assez important en Autriche, mais elles cesseront d'être ce qu'elles étaient dans le demi-siècle précédent. Le suffrage universel a préparé le terrain pour le dénouement prochain de cette situation difficile; ses conséquences, les besoins pratiques des peuples, les considérations théoriques, les divers programmes des partis politiques, formulés après et déjà avant son établissement, amèneront enfin la solution du problème autrichien». Dix ans après avoir écrit ces lignes, Beneš contresignait au nom de la nouvelle République tchécoslovaque le traité de paix de Saint-Germain, signifiant la dissolution finale de l'Autriche-Hongrie. Mais ce qui est réellement significatif, c'est le fait qu'aucun homme politique tchèque important, aucune force politique tchèque importante de l'époque ne comptaient pas avec la dissolution possible de la monarchie habsbourgeoise.

Alors pour revenir à Masaryk, à ses réponses aux questions posées par Schauer, où se trouvaient l'enjeu politique et philosophique de ces questions qui en somme étaient comprises par tout le monde comme un défi? S'il était exclu par avance de chercher la possibilité de la solution du problème de l'existence



nationale tchèque en dehors de la monarchie, s'il était devenu en même temps impossible de continuer l'alternance simple de la politique de petits progrès se satisfaisant de petits acquis dans la vie politique et de la politique du refus catégorique de toute participation à la vie politique — ces deux stratégies étant effectivement appliquées l'une après l'autre — alors il fallut de chercher et de trouver la solution ailleurs. Le but politique lointain, c'était la reconnaissance des droits particuliers des pays de la couronne de Bohême en arrivant à la fédéralisation de l'Autriche. Ce but formulé à plusieurs reprises par les hommes politiques tchèques au cours de XIXe s. en dépit de toutes les déceptions sous le coup desquelles on a formulé parfois d'autres projets pour les rejeter ensuite, fut conçu par Masaryk comme un but à longue terme. Mais pour y arriver progressivement, il fallut trouver d'autres méthodes de travail et surtout d'autres justifications de la légitimité de l'existence nationale tchèque que ne l'étaient les seules méthodes et les seules justifications usées, héritées du passé. Masaryk a trouvé la solution de ce problème en reprenant de Schauer sa conception de l'existence nationale conçue comme la tâche incessante de l'accomplissement, de perfection culturelle qui seule peut et doit garantir à l'existence nationale sa reconnaissance internationale aussi bien que son indépendance et particularité spirituelles dans le concert de grandes nations civilisées. Le fait que Schauer et Masaryk a sa suite ont fait de cette tâche constante de cultivation, de perfection culturelle, spirituelle et en somme civilisatrice le signe marquant, le signe le plus important de la nationalité au détriment d'autres signes possibles tels que l'ethnicité ou la langue prise comme un but en soi et pour soi, signale qu'une différente philosophie de l'histoire était mise en oeuvre: si je me permets de schématiser à l'outrance, je suis forcé de dire qu'au lieu de Herder, c'est Renan qui se profile derrière les réflexions de Schauer et de Masaryk. En effet, souligner que l'important pour l'existence nationale, ne se réduit pas à proclamer à haute voix que l'on est né Tchèque ou Allemand, mais l'important, c'est d'assumer consciemment l'esprit ou le génie d'une nation en travaillant à rendre réelle la vision de son perfectionnement culturel, spirituel, civilisatoire; ceci revient finalement à dire que la nation, c'est un choix. Dans la situation dans laquelle se trouvaient les pays de la couronne de Bohême, il s'agissait pour leurs habitants en effet d'un choix tout-à-fait réel.

II° 3: Il serait sans doute abusif de citer dans sa totalité la conférence *Qu'est-ce qu'une nation?* qu'a prononcée Ernest Renan en 1882; je n'en relève que les phrases célèbres et bien connues: «Une nation est une âme, un principe spirituel. Deux choses qui, à vrai dire, n'en font qu'une, constituent cette âme, le principe spirituel. L'une est dans le passé, l'autre dans le présent. L'une est la possession en commun d'un riche legs de souvenirs; l'autre est le consentement actuel, le désir de vivre ensemble, la volonté de continuer à faire valoir l'héritage qu'on a reçu indivis (...) Une nation est donc une grande solidarité, constituée par le sentiment des sacrifices qu'on a faits et de ceux qu'on est disposé à faire encore. Elle suppose un passé; elle se résume pourtant dans le pré-

sent par un fait tangible: le consentement, le désir clairement exprimé de continuer la vie commune. L'existence d'une nation est (pardonnez-moi cette métaphore) un plébiscite de tous les jours, comme l'existence de l'individu est une affirmation perpétuelle de vie...»(éd.: Phillipe Forest, *Qu'est-ce qu'une Nation?*, coll. Littérature vivante. Paris, Pierre Bordas et fils, 1991, p. 41)

Est-ce que nous pouvons supposer que Schauer et peut-être Masaryk lui aussi, ont connu le texte de la conférence célèbre de Renan? Je ne peux ni l'affirmer, ni l'infirmer, mon ami et collègue pragois, M. Havelka, éditeur d'un recueil important et imposant de textes sur le débat suscité par Schauer et Masaryk (Miloš Havelka, *Spor o smysl českých dějin*, Prague, Torst 1995) ne l'exclue pas. Toutefois, si Schauer et Masaryk semblent bien partager la conviction de Renan que c'est le principe spirituel qui fait en somme l'essentiel d'une nation, il y a entre les deux quand même une différence capitale, renvoyante Schauer à Renan et séparante Masaryk de ces deux: Masaryk envisage différemment l'histoire. Pour Renan l'«âme» de la nation, pour Schauer la «conscience de l'appel moral» par laquelle se signale la nation en se reconnaissant en elle, sont les produits directs de l'histoire qui est considérée en somme comme une suite ininterrompue d'événements historiques allant du passé au futur en passant par le présent. Masaryk par contre ne respecte point cette suite, cet enchaînement des événements, cette continuité. La raison n'en est pas uniquement son refus de reconnaître l'histoire dans sa forme la plus habituelle d'une connaissance savante, toujours approfondie, en somme «objective» puisque se présentant comme connaissance «positive» des faits historiques. Cet enchaînement causal des faits, de tous les faits que nous présente la science historique, bien qu'important, ne relève pour Masaryk que du second plan; le premier plan pour lui, c'est la connaissance ou la reconnaissance du sens caché derrière la façade des faits. Masaryk le philosophe, se dresse contre la tyrannie de seuls faits historiques comme s'ils étaient parfaitement transparents en eux-mêmes et de leur explication purement causale. Il veut découvrir par contre le sens inhérent à l'histoire, caché derrière les faits historiques singuliers et il le découvre.

Je schématise de nouveau à l'outrance, j'en suis conscient. Quel sens de l'histoire tchèque, quel esprit de cette histoire découvre Masaryk, quelle vision philosophique de l'histoire tchèque, mais pas uniquement tchèque en tire-il?

La réponse est très simple: le sens de l'histoire que Masaryk va découvrir réside dans l'idéal d'humanité, inhérent selon lui à l'histoire tchèque aussi bien qu'à l'histoire universelle. Masaryk éprouve quelques difficultés à nommer cette idée à sa satisfaction. Il hésite entre l'«humanisme» et l'«humanitisme», puisqu'il est conscient de fait que la notion de l'«humanisme» possède sa propre signification bien définie depuis longtemps, qu'elle est déjà occupée pour ainsi dire. Quoi qu'il en soit, Masaryk veut exprimer par ce concept un nouvel idéal moral et social de l'homme moderne. Cet idéal trouve son expression successivement dans la découverte des droits de l'homme et du citoyen, donnant suite aux droits de la nationalité et de la langue; ensuite aux droits économiques et

sociaux et enfin aux droits de la femme et de l'enfant (T. G. Masaryk, *L'idéal d'humanité*, 1901 pour l'original tchèque, éd. française, Paris, Marcel Rivière 1930, pp. 6-7). Toutefois l'accomplissement de cet idéal exige de l'individu et de la nation un effort constant qui se traduit dans le dépassement de la seule actualité quotidienne, de la simple satisfaction du besoin immédiat soit matériel, soit politique dans un accomplissement d'un type plus élevé, dans l'accomplissement de cet idéal d'humanité comprenant la culture, la justice, la civilisation, signalant ainsi selon Masaryk le vrai progrès historique. Masaryk s'inspire de toute la philosophie occidentale en premier lieu de celle des Lumières mais pour ses considérations touchant l'histoire tchèque, il s'inspire de la pensée du grand historien Palacký, de l'homme de la génération qui précéda la sienne (1798-1876) et dont la vision que le triomphe de la nation tchèque sera celui de la civilisation reprend Ernest Denis dans la conclusion de son ouvrage (E. Denis; o. c., p. 669). Masaryk a trouvé ou a crû d'avoir trouvé cet idéal d'humanité comme présent dans la vie et dans l'oeuvre de beaucoup de personnalités du passé tchèque lointain et plus proche et aussi dans plusieurs événements historiques importants. C'est cet idéal d'humanité qui — sous maintes formes — se signale dans l'histoire tchèque comme son sens. Voilà la réponse de Masaryk, au moins en substance, au défi de Schauer. Oui, la renaissance tchèque a le sens, elle s'inscrit parfaitement dans le sens de l'histoire mondiale par ce que cet idéal d'humanité qui est le sien est présent et réalisé en somme aussi bien en elle et par elle qu'il est présent depuis toujours dans l'histoire tchèque. Une seule difficulté se pose à Masaryk: c'est que cette histoire réelle se signale par des grands moments qui témoignent de cet effort de transcendance de l'immédiat, mais elle se signale aussi par les moments d'oubli ou d'impossibilité d'assumer et d'accomplir cette mission.

A cela correspond encore une définition très importante de cet idéal d'humanité. En effet, s'il est considéré comme naturel, il a pris, toujours selon Masaryk, le caractère d'une religion naturelle. Si cet aspect spécial le sépare d'une religion révélée avec toutes les théologies assorties, ceci ne signifie point par contre que cet idéal serait a-religieux; il est au contraire inséparable de l'idée de la religiosité; l'idéal d'humanité tchèque «procède naturellement de l'idéal des Frères bohêmes» déclare Masaryk (*ibid.*, p. 8) et s'exprima selon lui déjà parfaitement bien dans l'hussitisme, pas du tout dans les victoires militaires de celui-ci, mais dans la réforme hussite de l'Eglise, dans la recherche d'une nouvelle vérité religieuse et dans la défense de cette vérité trouvée. Il le retrouve encore beaucoup plus présent dans la religiosité qui est sortie de l'hussitisme, dans la religiosité d'un Chelčický et de l'Union de Frères bohêmes, dans la vie et dans l'oeuvre de Comenius; il le retrouve également dans l'effort des éveilleurs tchèques du début de XIXe siècle. Il trace le portrait de ces derniers d'une façon assez libre, d'ailleurs: c'est de nouveau Ernest Denis qui conseille d'utiliser les deux travaux de Masaryk, *la Question tchèque* et *Notre crise actuelle*, «avec la plus extrême prudence» (E. Denis, *ibid.*, ch. II, p.88, note 1). Par

contre, nous dit encore Masaryk, l'idée d'humanité a été trahie par la noblesse tchèque de confession catholique aussi bien que de celle hussite, lorsque cette noblesse a entrepris d'asservir de nouveau ses sujets dès 1487: de ce point de vue la défaite tchèque de la Montagne-Blanche en 1620 par les armées impériales d'Habsbourgs ne représente aux yeux de Masaryk que la suite lointaine et logique de ce renouveau de servage. L'idéal d'humanité peut bien sûr être trahi ou bafoué de nouveau, si la nation tchèque et ses représentants le perdent de vue. Masaryk met en rapport étroit son idéal d'humanité et celui de la religiosité, je l'ai dit, puisque le premier s'exprime dans l'histoire par le seconde toutefois il s'agit d'une religiosité plutôt laïcisée; y entre également l'idée moderne de la démocratie que Masaryk loin de s'y opposer prend comme signe du progrès moral de l'humanité. La démocratisation de la société, l'égalité des tous les êtres humains, exprimée avec force par les Révolutions américaine et française, Masaryk les plus qu'accepte; il observe en philosophe et en sociologue leur montée irrésistible dans les sociétés modernes, mais il s'oppose, en la refusant, à la violence révolutionnaire. A cette montée de l'idée de démocratisation et celle d'égalité correspond aussi la gravité du problème social dans toutes les sociétés modernes y compris la société tchèque et y correspond l'importance de ce qu'on considère habituellement comme le progrès dans la signification la plus large de cette notion. L'idéal d'humanité fait en effet un tout avec les idées de la démocratisation progressive des sociétés modernes, avec les idées de légalité des individus et du progrès, ce dernier étant envisagé par Masaryk surtout dans sa forme du progrès des moeurs et du progrès intellectuel. En observant tout cela en oeuvre aussi bien dans l'histoire que dans l'actualité de la société tchèque, il vient être rassuré dans sa conviction que le sens de l'histoire tchèque ne fait en effet qu'un avec le sens de l'histoire universelle qu'il conçoit dans les mêmes termes. Il l'exprima beaucoup plus tard dans son livre *la Révolution mondiale* (publié en France par les éditions Plon en 1930 sous le titre *La résurrection d'un Etat*), dans lequel il justifia son action politique pendant la Grande guerre. Il y utilise la même conception de philosophie de l'histoire: les grandes puissances autocratiques d'avant la première guerre mondiale ont été vaincues par les nations démocratiques en raison de cette philosophie justifiant le progrès de l'humanité toute entière par le progrès de l'idéal d'humanité.

Résumons: le sens de l'histoire tchèque, c'est à la fois cet idéal d'humanité constaté à maintes reprises d'être mis à l'oeuvre dans le passé tchèque et c'est en même temps la *vision* de la vie active au service de cet idéal d'humanité qui lui, est universel. Elle se manifeste, cette vie, par un effort qui n'a au moins en apparence rien d'héroïque, et surtout rien d'aristocratique, rien de romantique mais qui résulte d'un choix volontaire, constant et très réel. Masaryk en a fait aussi le programme de son parti politique, portant le nom du parti réaliste. C'est en même temps le refus de l'immobilisme et de passivité en politique, c'est aussi la conviction que le démocratisme inhérente à la nation tchèque trouve ou trouvera son accomplissement logique dans la société tchèque moderne.

Mais alors où reste l'histoire réelle en tout cela? Masaryk en constatant que le sens profond de l'histoire tchèque ne se découvre à grand jour que dans de tels moments lorsque le génie national manifeste son choix en assumant une grande tâche comme à l'époque hussite p.ex., a été amené logiquement à disqualifier l'histoire en tant que la continuité plate de faits historiques et de la comprendre au contraire comme une continuité essentiellement spirituelle, comme une continuité de l'esprit, du génie, du sens. La nation tchèque fut morte politiquement, linguistiquement donc historiquement pendant deux siècles, mais les éveilleurs ont pu réveiller la conscience nationale endormie puisqu'ils ont su rendre la nation tchèque consciente de nouveau de sa tâche. Ernest Denis quant-à-lui et pour ne pas l'oublier, a assumé en somme cette position là, en la nuancant peut-être. Ce n'est point surprenant vu le fait que Denis a suivi dans ses grandes lignes le raisonnement de l'historien František Palacký, le même raisonnement qu'avait repris Masaryk et dont il s'est servi lui aussi.

Il° 4: (Le débat) En développant ces idées dans les deux textes, *La Question tchèque* et *Notre crise actuelle* et en d'autres encore, tous datant de la même époque (*Jan Hus. Notre renaissance et notre réforme*, Čas, 1895–1896; *Karel Havlíček. Les visées de l'éveil politique*. Prague, Laichter 1896), force est de constater que Masaryk n'est pas trop systématique dans sa démarche; il mélange constamment les genres en variant des approches historique, littéraire, sociologique et en se souciant très peu de susceptibilité professionnelle des historiens professionnels. Cette susceptibilité a été touchée au vif surtout par la déconsidération souveraine de la continuité historique. Masaryk, en effet, a fait semblant de ne s'intéresser que très peu de réelle histoire nationale tout en négligeant tout qui s'y trouvait entre la bataille de la Montagne-Blanche et la renaissance nationale. Il a été en plus un peu injuste peut-être envers plusieurs représentants de la renaissance nationale tchèque, ce que lui a été reproché déjà par Ernest Denis, nous l'avons vu. Il s'en suivait un débat d'une rare animation, parfois de violence même et plein de malentendus.

Le problème du sens spécifique de l'histoire tchèque, suscité tout d'abord par Schauer — d'ailleurs son nom a disparu ultérieurement, celui de Masaryk occupant par contre le devant de la scène comme son protagoniste principal — n'aurait pas produit un tel débat peut-être, s'il n'avait pas été formulé en forme de cet étrange mélange du réalisme politique, de la spéculation philosophico-historique et du rigorisme morale.

C'est ce mélange qui a beaucoup incité les esprits à intervenir dans le débat, soit en acceptant les idées de Masaryk, soit en les repoussant. Il ne faut pas oublier aussi que le débat à propos du sens de l'histoire tchèque arrivait au moment où surtout en Allemagne les historiens ont discuté les questions de la méthodologie et de la connaissance historiques. Ce fut le temps d'un Max Weber, d'un Karl Lamprecht, d'un Dilthey, n'en parlant pas de l'école philosophique néo-kantienne de Rickert et de Cohen. Cette discussion était connue à Prague, elle n'a pas provoqué de grandes réactions théoriques mais elle a sans doute ren-

forcé les historiens pragois dans leur refus de toute spéculation philosophico-historique. C'est ainsi que l'école de l'éminent historien Jaroslav Goll, professeur de l'histoire moderne à l'université Charles, a entrepris ouvertement la critique des «spéculations» philosophico-historiques de Masaryk. Il y avait d'autres critiques aussi, mais celles des historiens dont le chef de file fut finalement un autre historien éminent, Jaroslav Pekař, ont été des plus pénétrantes, ayant le plus grand effet par ce qu'elles ont démontré à juste titre le caractère purement spéculatif de certains arguments historiques de Masaryk. En même temps, elles ont contribué probablement le plus en provoquant des réactions dans le camp opposé, à faire du «sens» de l'histoire tchèque un sujet épique de la vie intellectuelle tchèque du XXe siècle. Josef Pekař et déjà Josef Kaizl ont reproché à Masaryk de négliger et de sousestimer l'importance qu'avaient pour la nation tchèque, pour son «être national», les deux siècles de la contre-réforme. Ils contestaient en somme l'idée de discontinuité dans la réelle vie historique de la nation au profit de la supposée continuité purement spirituelle, renouvelée à grande jour par la renaissance nationale. L'essentiel de leur critique se trouve probablement dans ce point, le reste n'étant pas aussi important. Il est de toute façon intéressant d'observer comment cette thèse est aujourd'hui positivement acceptée par la nouvelle historiographie tchèque dans sa réappréciation positive de l'époque de baroque.

Je ne veux pas du tout vous assommer par l' historique de ce débat, il suffit sans doute d' indiquer que le recueil de textes jugés comme les plus importants de ce débat, depuis la toute première réaction aux textes de Masaryk, rédigé en 1895 par Josef Kaizl (1854–1901), l'éminent homme politique et économiste tchèque, député au parlement de Vienne, ministre des finances de l'Autriche-Hongrie, en passant par la polémique de l'historien Josef Pekař (1870–1937), jusqu'au dernier texte d'avant la Seconde guerre mondiale, datant de 1939 dû au professeur de philosophie Josef Ludvík Fischer (1894–1973), est gros de plus que de 800 pages!

III° 1: J'arrive maintenant au renouvellement de ce débat dans la pensée de la Charte 77 tout en me limitant à la pensée de Jan Patočka et de Václav Havel. Je souligne en même temps que la Charte 77 ne se réjouit d'aucun privilège dans ce débat, elle n'était pas seule de se poser et de se reposer de nouveau la question du «sens» de l'histoire tchèque, tout au contraire; si je laisse de côté les tenants officiels de l'idéologie marxiste qui en effet ne faisaient que répéter la version vulgarisée et «marxisée» si j'ose dire de la conception masarykienne et dont l'auteur fut à l'origine le musicologue Zdeněk Nejedlý (1878–1962); professeur de l'Université Charles, devenu après le coup d'Etat communiste en 1948 ministre de l'éducation nationale, force est de constater que l'on a discuté du «sens» de l'histoire tchèque très intensément et abondamment parmi les historiens enseignant à l'Université ou travaillant dans les différents centres de recherche historique. Mais au vue de l'importance réelle et symbolique de place

qu'a prise la Charte 77 dans l'histoire récente de la nation tchèque, je pense utile de considérer sa position vis-à-vis ce problème.

Jan Patočka: a consacré plusieurs textes à la question du sens de l'histoire tchèque ou à la philosophie de l'histoire tchèque. Je relève surtout son texte *Qu'est-ce que les Tchèques?* de 1973 (ou 1975), rédigé en allemand et destiné à une amie allemande de Patočka et le texte de sa conférence de 1969 intitulé *La Philosophie de l'histoire tchèque*: les deux textes font par ailleurs partie avec d'autres textes de Jan Patočka, traduits par Erika Abrams, d'un livre intitulé *L'idée de l'Europe en Bohême* publié en 1991 aux éditions de Jérôme Millon de Grenoble.

Alors en étudiant ces deux textes, on ne peut que d'être frappé d'y retrouver les idées de Masaryk/Schauer, bien que Patočka ne mentionne guère ce dernier. On y rencontre surtout deux thèses essentielles que nous avons eu l'occasion de considérer à savoir celles-ci: 1° une nation n'est grande que par des tâches culturelles, morales, politiques qu'elle est prête d'assumer et qui font le «sens» ou la «vision» de son histoire; 2° l'histoire de la nation tchèque manifeste une discontinuité dérangeante. Il est étonnant comment Patočka, ce philosophe husserlien tourné en heideggerien, suit fidèlement dans l'essentiel de son argumentation historique le philosophe et sociologue positiviste qu'il fut Masaryk. Il en refuse des choses intenable en les rectifiant par fois et en indiquant leurs sources philosophiques; je pense ici en première place à la clarification de la dépendance de l'idée et de la renaissance nationale et de la source primaire du «démocratisme résiduel» des nations slaves que nous trouvons aussi bien chez Palacký que chez Masaryk, dans les idées de Rousseau et surtout de ceux de Herder. Il accentue en plus le fait que la nation tchèque a fait dès ses débuts historiques partie prenante et de la culture et de la civilisations occidentales, les influences byzantines et slaves n'ayant été que très limitées et passagères. Par rapport à Masaryk et à Palacký il souligne beaucoup plus le phénomène positif de liens et de rapports politiques et culturels du vieux royaume de Bohême et de l'Empire médiéval germanique. Il rend en même temps à ses justes proportions la symbiose ethnique de deux nationalités, tchèque et allemande, vivantes depuis le haut Moyen-âge sur le sol de la Bohême. Il est très attentif à ne pas dépasser les limites d'une objectivité que j'appellerais philosophique en considérant comment cette symbiose s'est cassé progressivement au cours de XIXe siècle, rendant inopérantes toutes les tentatives qui comme celle de penseur Bernhard Bolzano (1781–1848) envisageaient sérieusement une autre évolution, il corrige l'idée que se faisait Masaryk de la religiosité, etc.,etc.

Mais toutes ces corrections mises à part, il partage entièrement la conviction de Masaryk que le moment hussite fut réellement le grand moment de l'histoire tchèque et il la partage pour les mêmes raisons qui furent celles de Masaryk: les Tchèques vécurent dans l'époque hussite le moment de vérité et en l'assumant jusqu'au bout ils ont montré à l'Europe d'être dignes d'elle. Les références de Patočka se distinguent nécessairement de celles de Masaryk, il n'est pas si éto-

nant qu'on y pourrait déceler une influence husserlienne, de Husserl de la *Crise*, bien évidemment. Patočka n'hésite pas quand-même de défendre en cette occasion la philosophie masarykienne de l'histoire contre ses critiques provenant du camp des historiens positivistes: ce sont eux qui se trompent et pas du tout Masaryk, ce sont eux qui sont incapables de reconnaître, tout aveuglés comme ils le sont par leur esprit positiviste borné, la vraie mission d'une petite nation, consistant dans son effort incessant de se hisser au niveau des grandes nations européennes en se dépassant constamment. Les conditions spécifiques de l'histoire tchèque en privant la nation tchèque de ses élites naturelles, ont rendues non seulement cette tâche beaucoup plus ardue et compliqué mais ont été en plus la raison de discontinuité de cette histoire. C'est le seconde grand point sur lequel Patočka se trouve en accord avec Masaryk, mais à cette différence capitale, et je la souligne, qu'il ne reconnaît pas qu'il'y ait eu de continuité directe possible liant l'ancienne nation tchèque à celle des temps modernes, à celle qui est issue de la renaissance nationale au XIXe siècle.

Je veux citer en ce moment de mon exposé les thèses que Patočka développe en fin de son texte *Qu'est-ce que les Tchèques*. Il y en a huit, je n'en citerai, en les réduisant à l'essentiel, que les sept premières, la huitième ayant le caractère d'une introduction à la réflexion sur la philosophie de l'histoire en générale:

1° *La nation tchèque, sujet de l'histoire tchèque, n'est pas simplement le prolongement de la société traditionnelle de Bohême et de sa structure hiérarchique. Elle est née (...) à partir de la classe initialement privée de droits politiques et d'une mince couche d'intellectuels, socialement très hétérogène.*

2° *La théorie qui affirme (au contraire, ajoutons-nous) la continuité est à l'origine destinée à renforcer l'élément tchèque. Elle a un but dicté par le besoin de l'intelligentsia d'asseoir sa conscience de soi sur des valeurs historiquement reconnues, susceptibles de lui fournir une justification morale.*

3° *Cette continuité n'existe pas. La discontinuité est un fait dont il faut partir en réfléchissant sur l'histoire tchèque at qu'il faut prendre en compte en prenant position à l'égard de la «philosophie de l'histoire tchèque».*

4° *Les philosophies de l'histoire fondées sur un génie national, censé cimenter le continuum historique, ou sur des considérations idéologiques, se sont invariablement révélées des constructions pures. La philosophie de l'histoire conçue comme essentiellement morale n'est pas une simple construction dans la mesure où il y va pour elle, non pas des faits, mais des idéaux, de donner au présent un postulat moral ayant un caractère d'avenir. Mais même dans ce cas, il n'y a pas de continuité factuelle, celle-ci ne pouvant être déduite de postulats.*

5° *En ce sens, la discontinuité factuelle n'exclut pas la continuité d'engagement ou de l'exemple morale, affirmée par Palacký(...)*

6° *Il y a bien lieu en revanche de parler de l'esprit foncièrement démocratique de la nation tchèque et, jusqu'à un certain point, de la nation slovaque*



*aussi(...) L'idée de l'égalité conduite jusqu'au nivellement absolu (...) nous parle (...) comme chose naturelle et compréhensible (...)*

*7° Le caractère «religieux» imputé à la vie spirituelle tchèque de la période de la renaissance nationale est, dans l'oeuvre de Palacký et, jusqu'à un certain point de Masaryk aussi, une survivance de joséphisme (...)*

La discontinuité *factuelle*, le *continuum d'engagement moral*, une nation *nouvelle, démocratique, égalitaire*, à l'identité propre, incontestable, voilà en quoi Patočka résume sa philosophie de l'histoire de la nation tchèque. Patočka ne cache pas pourtant sa déception de cette dernière. D'accord, cette nouvelle nation a accompli un progrès important au cours de ces deux siècles, d'accord, elle appartient par sa culture et sa civilisation à l'Europe occidentale, d'accord, elle est démocratique et égalitaire — s'étant formée, il est vrai, plus à la base de bons sentiments de bas peuple, de petit peuple tchécophone, qu'à la suite d'une conviction réfléchie; mais aux yeux de Patočka, cette nation n'a pas accompli par contre grand'chose en ce qui concerne la pensée vraiment originale. Sa culture elle aussi, est resté figée dans un provincialisme affligeante, c'est une culture qui correspond à une existence nationale provinciale. Mis à part Masaryk, on n'a pas produit de grandes figures d'envergure supra-nationale, la nation tchèque confirmant de sorte qu'elle retombe par trop facilement dans une petitesse triste. Et ses dirigeants politiques, président Masaryk de nouveau mis à part, ne confirment par leurs choix politiques que trop souvent cette tendance vers la facilité, la médiocrité, se terminant inéluctablement dans des catastrophes nationales. Le jugement est très amer, très sévère.

Vu les dates de la rédaction de ces deux textes de Patočka au sujet de la philosophie nationale de l'histoire tchèque, il est facile à deviner à qui et à quoi pensait-il en rédigeant ses textes. Mais il faut constater que Patočka a exprimé son amertume à propos d'insuffisances de la culture tchèque déjà en 1939, dans le texte intitulé *La culture tchèque en Europe*. On peut retrouver ce texte dans le même livre de Patočka, *L'idée de l'Europe en Bohême* où se trouvent les deux textes sur la philosophie de l'histoire tchèque que je viens d'analyser. Patočka exprime dans ce dernier texte les mêmes critiques au regard des insuffisances de la vie intellectuelle tchèque que nous avons trouvées dans les textes ultérieures. Il faut dire, cependant, que le texte de 1939 exprime bien l'amertume de Patočka provoquée par les accords de Munich et par la réaction tchèque à propos de ces accords. Ma dernière remarque: en prenant en considération tout ce que nous venons d'évoquer, on peut mieux comprendre, en lui rendant hommage, le geste de Patočka, d'avoir signé la Charte de 77 et de devenir sa porte parole. Ce geste s'accordait à sa philosophie de l'histoire tchèque en entreprenant à son compte l'acte que lui, Patočka, si souvent regrettait de ne l'avoir pas trouvé accompli de la part d'hommes politiques tchèques et de la part de la nation tchèque.

Vingt ans séparent les réflexions de Patočka de la révolution de velours de novembre 1989, de cette expression de l'engagement qui seul fait aux yeux du

philosophe le *continuum* moral, cette unique expression possible de l'identité de la nation face à la discontinuité factuelle de son histoire. Deux ans *avant* cet événement, ce fut le tour de Václav Havel de réfléchir sur le sens de l'histoire tchèque.

IV° 2. Avant de nous attaquer aux positions de Václav Havel, reprenons encore une fois Gordon Hubert Schauer dans un contexte très différent du sien, à savoir dans le contexte de la Charte 77, représenté pour nous par le texte peut-être connu ici en France, puisque publié en 1989 par les Editions de l'Aube. Je parle de livre l'«Interrogatoire à distance» par Václav Havel, de cette suite de ses entretiens avec le journaliste tchèque Karel Hviždala vivant en émigration à l'époque, en 1987, à la date de l'édition de ce livre en version allemande. Hviždala, en effet, rappelle à un moment donné à Václav Havel les questions posées par Gordon Hubert Schauer exactement cent ans auparavant dans la revue *Čas (Le Temps)*. Je les rappelle à mon tour: «*Quelles sont les tâches de notre nation? Quelle est notre tâche par rapport à l'humanité? Quelle est notre existence nationale? En vaut-elle la peine? Sa valeur culturelle est-elle si énorme? Avons-nous les bases suffisantes pour soutenir moralement nos combattants?*» (p.144). Et Hviždala, après avoir rappelé à Václav Havel ces questions-là, lui en pose deux autres de sa part: «*Comment répondriez-vous aujourd'hui à ces questions? Sont-elles encore de rigueur?*» Je pense que c'est à ce moment-là que commence une nouvelle vie pour la question du sens de l'histoire tchèque ou plutôt que cette question commence une nouvelle existence. Si elle semblait être résolue une fois pour toutes dans l'idéologie officielle marxiste qui en effet n'avait fait rien d'autre que de vulgariser en la simplifiant à l'outrance et en l'infléchissant jusqu'à la méconnaître la vieille idée de Palacký, reprise, nous l'avons vu, par Masaryk et Denis, de l'éminente place de la révolution hussite dans l'histoire tchèque, celle-ci étant considérée une fois pour toutes comme l'expression moyen-âgeuse de passage obligatoire avant terme vers l'accomplissement de l'égalité sociale absolue, elle resurgit de nouveau à la fin du régime communiste dans les réponses de Havel. Mais elle resurgit d'une façon assez surprenante: pour Havel, elle n'existe apparemment pas ou au moins, elle ne se pose plus avec une telle urgence. Je viens de dire que c'est surprenant. C'est surprenant, en effet, parce qu'on a l'impression que Havel s'éloigne aussi bien de Patočka que de Masaryk, de deux personnalités qu'il estime beaucoup. On a l'impression en plus et c'est ça ce qui nous semble vraiment étonnant, de sousestimer sérieusement l'importance de cette question pour la conscience tchèque: Havel la considère, en répondant à Hviždala, tout simplement comme périmée. Et je crois qu'il était tout-à-fait sincère: nous étions finalement assez nombreux à l'époque de penser le même. Pourquoi? Parce qu'on a cru, à tort ou à raison, qu'une fois le régime communiste passé de scène de l'histoire, on se trouverait débarrassé de questions de ce genre, de questions qui nous ont parues comme en sommes révolues, résolues par l'histoire elle-même. On se trompait, mais écoutons tout d'abord les réponses de Havel aux questions de Gordon Hu-

bert Schauer, reposées par Karel Hviždala (p.145). Il est tout-à-fait intéressant d'observer, à quel point ces questions-là restent pour Havel de reliques du passé, pas seulement du passé national du XIXe s., mais du passé récent, du passé communiste. Il faut que je fasse encore une observation: les réponses de Havel portent le signe d'une vieille rancune contre Milan Kundera, bien qu'il se garde de le souligner par trop. Mais revenons tout d'abord à ses réponses. On peut les résumer de la manière suivante:

- les questions posées jadis par Gordon Hubert Schauer ne sont plus de grand intérêt, dit Havel, nous ne vivons plus au XIXe s., d'être Tchéque en cette fin du XXe s. est aussi évident que d'être né avec la chevelure blonde, p.ex. La question de l'identité nationale ne se posant plus, les vrais problèmes, ce sont les problèmes existentiels, éthiques, ce sont les problèmes de citoyens. Le destin national et l'identité nationale dépendent de la manière dont on arrive à résoudre tous les jours les problèmes existentiels, éthiques et de citoyen et pas du tout d'un «sens de l'histoire nationale». Ce sont les «tâches simplement humaines» comme l'aime à dire Havel, en s'inspirant sans doute de Masaryk qui sont importantes pour la vie d'une nation et pas du tout une fausse philosophie de l'histoire.

C'est en ce moment où Havel laisse entrevoir une légère impatience avec tous ceux qui comme Kundera ont laissé entendre à plusieurs reprises avec l'amertume compréhensible que le sens de l'histoire tchèque s'avérait maintes fois comme un destin passif, inexorable, inévitable, le sens de l'histoire tchèque n'étant en somme rien d'autre que de se trouver toujours victime d'une puissance étrangère: au XXe. s. de l'Allemagne nazie une fois, de l'URSS une autre fois. Non, répond Havel, ces tragédies ne nous sont pas arrivées à la suite d'un destin tragique spécifiquement tchèque; leurs causes, leurs raisons, il faut les chercher bien ailleurs, dans les circonstances spécifiques de la politique internationale p.ex. qui font le corps et l'essence de la réalité historique; il ne faut pas donc prendre les conséquences des ces circonstances et de ces événements historiques pour leur causes. Et d'affirmer, je cite: «Je n'ai rien contre les parallèles historiques, ni contre les réflexions sur le sens de notre passé mais j'ai du mal à admettre qu'on s'en serve pour détourner l'attention des problèmes simplement humains, éthiques ou politiques qui donnent précisément un sens à notre histoire nationale» (p. 145). Et de conclure: ceux qui parlent de «destin» ou de «sens» tragique de l'histoire tchèque ou n'importe quel autre, se déchargent de leur propre responsabilité et rendent responsable l'Histoire à l'H majuscule: ils se sont parfois crus d'être au volant de l'histoire, dès que la ou les réalités historiques ont infléchi le cours de l'histoire réelle dans une orientation inattendue, ils en concluent que l'histoire est indépendante de nous. C'est archifaux selon Havel, l'histoire ne se trouve pas «ailleurs», elle est ici même, elle dépend de nous.

Václav Havel s'exprime ainsi sans doute sous la pression du moment. Cette attitude était en somme compréhensible à l'époque où on était en train de pres-

sentir le changement profonde de la société. Mais, il faut le souligner, elle est devenue presque officielle après le changement de 1989, au moins pour ceux qui comme M. Klaus, l'actuel premier ministre tchèque, sont devenus soit auteurs, soit partisans inconditionnels d'une transformation radicale de la société, cette transformatin s'exprimant du point de vue de l'orientation politique et économique par un refus non moins radical de toutes politiques rappelant même timidement et de très loin le réformisme économique d'hier ou n'importe quelle «troisième voie» d'aujourd'hui, osant se réclamer d'une philosophie ou d'un prétendu sens de l'histoire. Il est tout de même étrange que M. Klaus n'est pas en effet loin de M. Havel lorsqu'il refuse de s'engager sur la voie de spéculations sur notre destin national ou sur le sens de notre histoire. Pour M. Klaus, les spéculations pareilles ne sont typiques que pour les intellectuels, dont il n'a pas hésité à plusieurs occasions récentes d'exprimer sa profonde méfiance. Le fait que M.Klaus rejoigne sur ce point précis M.Havel ne devrait pourtant pas nous empêcher de revenir en arrière et de nous attarder un peu à considérer de près la critique que Havel avait porté à propos de sens de l'histoire considéré comme destin s'imposant à la vie d'une nation. Václav Havel pense au moment de *l'Interrogatoire à distance* surtout à Milan Kundera, nous l'avons vu. Il clôt de cette façon un vieux débat qui avait opposé les deux écrivains depuis 1967. Ce débat n'est pas pourtant fini et il ne finira pas, car à travers lui s'expriment deux visions du monde. Havel se trompe en pensant que Kundera décharge sa responsabilité et sa déception à une Histoire poursuivante sa propre voie et ses propres buts. Si on lit attentivement les romans de Kundera, y compris les derniers, on doit se rendre compte que l'auteur précise de plus en plus une seule idée comme s'il en était obsédé; à savoir celle d'un échec inévitable de bonnes intentions, la raison profonde de cet échec ne se trouvant nullement ailleurs que dans le comportement entièrement imprévisible de l'Autre, de l'Autrui. Si les meilleurs intentions du monde tournent à l'envers de ce qu'elles étaient censées d'atteindre, la faute n'incombe ni à un Destin ni à une Histoire inscrutable mais aux imprévisibles et inscrutables comportements de l'Autrui. Kundera, lecteur de Sartre à son temps, et toujours excellent connaisseur de grands romanciers de l'Europe Centrale (des Zweig, des Broch, des Gombrowicz, des Roth, des Kafka, des Brod, et j'en passe) sait pertinemment bien qu'il n'y a pas d'Histoire à l'H majuscule, mais par contre de petites histoires minables et mesquines, dont il se délecte de raconter leurs cheminements carambolesques et parfois ridicules. Il n'oublie jamais que les fins imprévues de toutes les actions humaines leur ont été imposées par la rationalité bien pensante et par les meilleurs intentions au monde de leurs auteurs. C'est une vision du monde, une vision sceptique, sans moindre doute, narquoise, parfois excessivement ironique et blessante, à l'opposé exacte de celle de Havel, impliquant la foi dans les bonnes intentions de tout être humain raisonnable et responsable, puisque se devant rendre finalement compte de participer à un ordre de choses dépassant nécessairement l'individu, sa vie privée aussi bien que sa souveraine et inaliénable autonomie

individuelle. C'est peut-être cette vision de Havel qui l'approche finalement le plus en dépit de ses déclarations négatives de partisans du sens spécifique de l'histoire tchèque et fait de lui l'âpêtre d'une «mission», d'une «vision», car au fond le «sens» de l'histoire n'est rien d'autre que le sentiment très aigu d'une mission ou d'une vision à accomplir. J'ai une vision de notre pays, a déclaré Václav Havel peu après avoir été élu président de la République. C'est par contre Milan Kundera qui rompt très radicalement tous les liens avec un ou un autre «sens» ou avec une ou une autre «vision» spécifiques de l'Histoire à l'H majuscule, n'en parlant pas de sens ou de vision de l'histoire spécifiquement tchèque. Il n'en reste pour lui que le grand rire désabusé dont se pourrait réclamer un Nietzsche que Kundera d'ailleurs a lu avec beaucoup de profit sans doute. Mais il en reste aussi le rire de brave soldat Chveík de Hašek qui en croissant à Prague le chemin de Joseph K. de Franz Kafka, comme nous le rappelle si joliment Angelo Ripellino (*Praga magica*, 1973, Plon 1993, p. 332) exprime à merveille cette idée de l'imprévisible et de manque de sens dans toutes les affaires humaines, surtout lorsqu'elles se réclament de la grande Histoire.

Je me suis permis de terminer mon exposé en évoquant la figure insolite de brave soldat Chveík de Hašek ainsi que la figure énigmatique de Joseph K. de Kafka pour nous rappeler cette autre dimension du «sens» de l'histoire tchèque et universelle, peut-être, dimension ambiguë, dérisoire et insolite, dérangeant mais incontournable à la fois, sans laquelle le «sens» de notre histoire et pas uniquement de la nôtre, resterait incomplet. C'est cette dimension de l'«anti-sens» qui permet, en effet, de survivre les périodes creuses de notre histoire, vides de tout sens humain.

Je vous remercie de votre attention.

### RÉSUMÉ:

Autor v přednášce „O „smyslu“ českých dějin: od Ernesta Denise přes Chartu 77 k současným debatám“ (Nîmes, 15. února 1996) zvažuje 1. druh filosofie, jakým jsou zpravidla úvahy o „smyslu dějin“, co se pod tímto „smyslem dějin“ může rozumět a co se pod ním zpravidla rozumí a proč uvádí do titulu této své úvahy jméno francouzského historika českých dějin, Ernesta Denise; 2. jaké místo náleží ve sporu o českých dějin G.H. Schauerovi a T.G. Masarykovi a jaké bylo historické pozadí vzniku tohoto sporu; 3. zabývá se Ernestem Renanem a jeho pojetím národa; 4. analyzuje „smysl dějin“ ve vztahu k „ideálu humanitnímu“ u Masaryka; 5. analyzuje pojetí „smyslu dějin“ u Jana Patočky a v závěru porovnává pojetí „smyslu dějin“ u Václava Havla a Milana Kundery.

### ABSTRACT:

The author in his lecture "The "idea" of the Czech history: from Ernest Denis to the Charta 77 and to the contemporary discussions" (Nîmes, February 15th, 1996) analyzes 1. the kind of the philosophy which determines in the most cases the debates about the "idea of history" and for what reasons he has chosen the name of Ernest Denis, the French historian of the Czech history for

## LE «SENS» DE L'HISTOIRE TCHÈQUE

the title of his lecture; 2. the place of the both most eminent protagonists of the specific Czech debate about the "idea of history", G.H. Schauer and T.G. Masaryk and the historic conditions of the origin of this debate; 3. he studies further Ernest Renan and his conception of the nation; 4. he studies further the "idea of history" in the connection to Masaryk's "humanistic ideal"; 5. he analyzes Jan Patočka's conception of the "idea of history" and he compares at the end the different use of the same conception by Václav Havel and Milan Kundera.

